

# SELECTION

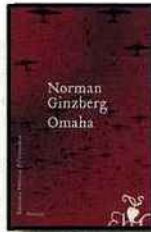
## les livres de l'été

Par Robert Colonna d'Istria

### Les horreurs de la guerre

Le 6 juin 1944 et les jours qui ont suivi ont certainement abrité, au-delà des événements historiques, une foule de petits drames personnels, romanesques à souhait. C'est un de ceux-ci – inventé, réel, peu importe – qu'avec verve rapporte Norman Guinzberg. D'un côté Walton Zimmermann, qui arrive tout droit de Chicago, et, avec ferveur et conviction, défend les couleurs américaines. De l'autre Karl, son frère, enrôlé en 1938 dans les Jeunesses hitlériennes, qui commande une colonne de panzers. Entre les deux, le débarquement, des combats, la guerre, des actes de bravoure, des lâchetés, des bassesses. Ces caractéristiques étant équitablement réparties entre les deux côtés de la sanglante ligne de front. Un roman rempli de bruit et de fureur. Et de pas mal d'humanité.

*Omaha, de Norman Guinzberg, Editions Héloïse d'Ormesson, collection « Chien de guerre », 320 pages, 19 €*



### Socratique et plein d'espérance

Philosophe, journaliste, écrivain, essayiste, poète, romancier – à quel genre cet homme de plume n'a-t-il pas goûté ? Ce citoyen engagé aime les belles lettres. – André Giovanni « part de l'expérience des faits pour dénoncer les idéologies qui déforment le réel ». Les faits ne manquent pas, et les idéologies non plus : autant dire qu'il a du pain sur la planche. Son livre est un recueil de chroniques dans le droit fil de celles qu'il écrivait pour Santé-Magazine – qu'il a longtemps dirigé –, et qu'il avait réunies en recueils. Il y commente la vie qui va, ce qui permet à ses lecteurs d'y rencontrer les meilleurs écrivains, les moralistes les plus utiles, et de lire, toujours d'actualité, des observations de la meilleure venue, souvent pour rappeler la nécessité, pour l'homme, de conserver du bon sens, c'est-à-dire le sens de l'observation de la vie et de la nature. Salubre.

*Chroniques de colère face aux idéologies mensongères, d'André Giovanni, Michel de Maule, 184 pages, 20 €*



### Mélanges

Je me rappelle un colloque tenu il y a quelques années à l'université de Corse sur le thème « Corse et colonies ». Un participant au débat avait posé cette question : que reste-t-il, pour la Corse, d'avoir été si étroitement associée à l'expansion coloniale française ? A quoi, un invité avait cru pouvoir répondre : rien. Ce qui, le plus légitimement du monde, avait fait pousser de hauts cris à Philippe Franchini, indigné : et moi alors ? Ses traits indo-européens n'étaient-ils pas l'illustration évidente, indéniable, que le phénomène colonial avait laissé des traces ? Dans son livre, Métis, jadis publié aux éditions Jacques Bertoin, en 1993, avec pour sous-titre « Enquête d'identité », Philippe Franchini ne se limite pas à l'apparence physique, mais tente d'explorer ce qui constitue son identité, et, au-delà, l'identité de tout un chacun. Métis, on a toujours – où qu'on soit, qui qu'on soit – un pied dedans, l'autre



dehors. On est toujours de là, et étranger. Pareil et différent. Accepté, toléré, rejeté. On est toujours pareil aux autres, mais pas exactement comme les autres. Du côté de Saïgon, les Vietnamiens avaient une expression imagée : les enfants d'un Européen et d'une Vietnamiennne – ou l'inverse – étaient « tête de poulet, cul de canard ». Sortes d'animaux hybrides, mal définis, impurs, inquiétants. Et en Corse, où étaient les racines de l'autre moitié de l'identité, la situation était peu différente. Bienheureux étaient les Vietnamiens quand il n'étaient que « Chinois », et pas « bridés », « têtes d'œuf », « citrons », et autres amabilités, dont la plus populaire était sans doute « niaquoué ». Philippe Franchini aborde ces réalités avec beaucoup d'intelligence et de douceur. Il se souvient, tente de comprendre, explique, et, par-dessus tout tente de répondre à la question de savoir ce qu'est le métissage. Qu'est-ce qui se mélange quand deux identités se rencontrent, se croisent, s'interpénètrent ? Des données ethniques ? Des pratiques culturelles ? Des différences ? Des conditions sociales ? Des états d'esprit ? Et qu'en naît-il de ces croisements ? Des souffrances ? Une richesse ? Des oublis ? Des peurs ? Une malaise ? Une difficulté d'être ? Tout cela sans doute, et mille autres choses, légères ou profondes, qu'en historien et en romancier, en homme de culture, en curieux, Philippe Franchini expose et explore. Non. L'universitaire qui prétendait qu'il n'était rien resté de la présence corse dans les colonies françaises avait dit une sottise : il en reste au moins un livre, mine de réflexions intelligentes et stimulantes. Aujourd'hui réédité, sa lecture est indispensable pour tout savoir sur l'identité – ou les identités – insulaire.

*Métis. Enquête d'identité, de Philippe Franchini, Editions Baleine, 232 pages, 15 €*

### BD en raffles

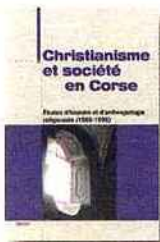
Les éditions DCL vont étoffer leur catalogue de bandes dessinées et dans les mois qui viennent proposer trois nouveaux titres, qui fourniront l'occasion de continuer à explorer l'histoire de la Corse. D'abord la suite de la vie de Sampiero Corso, qui donne à connaître la Corse au XVIe siècle, et un drame digne de Shakespeare. Ensuite le troisième et dernier volume de la série Libera me, qui propose, à la fin du XXe siècle, de naviguer entre les mondes nationalistes corse et irlandais. Enfin, le premier volume consacré à ce qu'on a appelé les « événements d'Aleria ».

*Sampiero Corso. Volume II: Vanina d'Ornano, d'Eric Rückstuhl et Frédéric Bertocchini, 50 pages, 13,50 € Libera me, tome III: Guerrieri, de Frédéric Bertocchini et Miceal O'Grifa (scénario), Michel Espinosa (dessins) et Pascal Nino (couleurs), 54 pages, 13,50 € (novembre 2014); en même temps sera publié un coffret des trois volumes de Libera me (3 volumes de 54 pages, 43,00 €). Aleria, tome I, de Frédéric Bertocchini (scénario), Michel Espinosa (dessins), Nuria Sayago (couleurs), 54 pages, 13,50 € (septembre 2014).*



### L'Eglise au cœur de la société corse

Tous les articles publiés en une quarantaine d'années par l'abbé Casta – longtemps aumônier militaire, en période de guerre, avant d'être affecté au diocèse de la Corse où, en plus de ses obligations



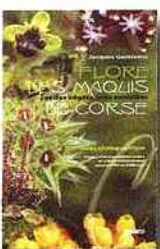
ministérielles, il a consacré une grande partie de son temps à l'histoire de l'Eglise en Corse. Deux grandes parties : Eglise et société ; christianisme et culture. L'ensemble constitue un bel aperçu sur l'histoire de la religion en Corse et sur l'histoire du fait religieux insulaire, par celui qui avait choisi, pour sujet de sa thèse de théologie, l'histoire du diocèse d'Ajaccio.

*Christianisme et société en Corse. Etudes d'histoire et d'anthropologie religieuses (1969-1996), de l'abbé François J. Casta, Albiana, 424 pages, 25 €*

## Survivre à la guerre

Le roman historique est un genre qui ne souffre pas la médiocrité. Il consiste, dans le cadre rigoureux d'un contexte précis, à raconter une histoire, en partie inventée, à reconstituer la psychologie de personnages, influencés par le contexte en question, mais également porteurs de la singularité de leur histoire. La difficulté du genre tient dans un double écueil : de trop longues et fastidieuses considérations académiques, ou, au contraire, trop de liberté par rapport à la réalité ; travail universitaire d'un côté, récit échevelé de l'autre. Dans son dernier livre, Marie Guerrini – un pseudo ? – a parfaitement su éviter ces défauts : elle entreprend de raconter la vie, et la guerre, de son grand-père, Philippe Leccia, soldat de 2e classe. Ce livre, précise cependant son éditeur, « ne raconte pas la guerre. Il dit comme c'est difficile, dans la tourmente, de simplement rester un homme. Il dit que c'est pourtant ça et seulement ça qui peut sauver le monde ». Au bout de sa vie, à 90 ans, le narrateur tente donc de se rappeler le jeune homme qu'il a été, ses projets, ses rêves, ses désirs. Et sa vie. Ce que la guerre en a fait. Récit poignant, qui instruit sur les horreurs de cette atrocité qu'a été la Première Guerre mondiale, et bel effort pour reconstituer une existence, incroyable complexité d'un corps et d'un esprit dont nous sommes tous constitués. Bien écrit.

*Pensez à nous dans vos fêtes du cœur ! Roman d'un poilu corse, de Marie Guerrini, Albiana, 244 pages, 15 € Sur le même sujet, les éditions Albiana publient une bande dessinée, succession de récits autour de la guerre de 14-18, Aio Zitelli ! de Frédéric Bertocchini (scénario), Marko (mise en scène), Inaki Holgado (dessin), Nuria Sayago (couleur), Albiana/Musée de la Corse/Collectivité Territoriale de Corse, 54 pages, 13, 50 €*



## Compter fleurettes...

Jacques Gamisans propose une nouvelle flore de Corse, plus exactement un nouveau « guide photographique » de cette flore : personne ne peut envisager une balade dans la nature sans ce précieux ouvrage, admirablement documenté et précis, comme tous les travaux de celui qui est sans doute un des meilleurs

connaisseurs de la flore de l'île.

*Flore des maquis et végétations associées de Corse, de Jacques Gamisans, Albiana, 304 pages, 15 €.*

## Un écrivain, une île

« Mon travail, se souvient Jérôme Camilly, consistait à interviewer les Compagnons de la Libération sur les raisons de leur engagement, les aventures qu'ils avaient vécues en entrant dans la Résistance, la traversée de la guerre, la clandestinité, les moments forts liés à cette période, le retour à la vie normale. » Le travail devait s'effectuer en tandem, lui, journaliste, d'un côté, de l'autre Romain Gary, témoin de l'aventure et lui-même Compagnon de route de celui qu'il n'appelait que « le général ». Dans leur esprit, il était unique, irremplaçable.



Il avait donné sel et sens à leurs vies. Et à l'histoire. Le projet de livre n'a pas eu de suite - Gary ayant déserté en cours de route -, mais Jérôme Camilly se souvient du personnage et, par petites touches – comme il l'avait fait, par exemple, pour Saint-Exupéry -, en brosse un portrait attachant. Sans dissimuler ce que le bonhomme avait d'insaisissable, de paradoxal, schizophrène, de qu'il y avait chez lui d'affabulation, de pose, de mensonge.

Dans le deuxième texte de ce volume, le quatuor de Corse en question est constitué de quatre personnages qui, pour faire bref, parlent de leur île, tentent d'en explorer charmes et mystères, d'en apprécier bienfaits et maléfices. Surtout les beautés, les avantages. La Corse n'est jamais nommée, mais l'île mentionnée lui ressemble à s'y méprendre. Peu importe. « Il manque à ce pays, assure une des protagonistes, d'avoir enfanté un peintre comme Hokusai pour apprivoiser le relief et les cent aspects de ces montagnes qui apparaissent, l'une après l'autre, bleues avec l'aurore, vert crépu le jour, sombres au crépuscule. » S'il lui manque un peintre, le pays, en la personne de Camilly, a trouvé un compositeur, qui lui a écrit une charmante petite mélodie, sur le mode mineur, celui de la confiance, de l'intimité, de la légèreté. Et qui berce agréablement tant que dure la lecture de ce court texte. Et qui dure après qu'on l'a terminé. Et qui revient. Et recommence. Sans arrêt.

*Romain Gary. Brève escale en Corse, suivi de Le Quatuor insulaire, de Jérôme Camilly, Colonna édition, 90 pages, 10 €*

## Bonnes fréquentations

Philippe Martinetti présente les textes qu'il a réunis comme des « chroniques culturelles ». Le mot « chronique » vient de chronos, dieu du temps : il s'agit de jalons, de repères dans une vie. Pour un journaliste – mot qui dérive du mot jour, toujours cette affaire de temps, et donc de temps qui file... -, les articles jalonnent sa vie et celle de ses lecteurs. Les chroniques fixent les choses, et constituent des points stables, opposés au temps qui glisse entre les doigts. Grâce à Philippe Martinetti, il reste des rencontres, des personnes – car derrière tout écrivain, Philippe a le talent de montrer la personne -, grâce à lui,



il reste infiniment de bienveillance, et un mélange de textes d'ici et de rêves d'ailleurs, de commentaires sur les romans noirs américains, ou des ouvrages centrés sur l'île, « de Frank Sinatra à Zinedine Zidane, précise son éditeur, en passant par Jean-Noël Pancrazi, Marcu Biancarelli, Marilyn Monroe », etc. » A lire en toute saison, mais pourquoi pas au bord de la mer, l'été, entre deux siestes ? On est sûr en toute circonstance de passer un bon moment. En bonne compagnie. **J'aime autant vous dire, de Philippe Martinetti, avec une préface de Philippe Lefait, Colonna édition, 108 pages, 10 €**

### Internés en Corse

Dès les premiers jours de la Grande Guerre, la France, comme les autres belligérants, s'est trouvée confrontée à une problématique difficile : que faire des ressortissants civils de pays ennemis présents sur son sol ? La solution retenue a consisté à évacuer les soixante quinze mille personnes concernées - principalement des hommes, mais aussi des femmes et des enfants - vers une soixantaine de camps aménagés loin du front et faciles à surveiller. En Corse, quatre anciens couvents ont ainsi servi de lieu de détention à plus de deux mille Austro-Allemands. L'ouvrage de Simon Giuseppi rappelle cette page oubliée de l'histoire. Il décrit le fonctionnement

et le contrôle des camps, les conditions d'existence, les activités des « internés » et l'assimilation d'un grand nombre d'entre eux dans une île éprouvée par la guerre et vidée de sa force vive autochtone. L'auteur a exploré toutes sortes d'archives mais il a, par-dessus tout, eu la chance de pouvoir exploiter deux sources iconographiques exceptionnelles : - retrouvé en Autriche un classeur de dessins d'un nommé Julius Hammer, détenu à Corbara qui, pendant sa détention, avait décoré deux cellules du couvent. Ses dessins renseignent sur tous les aspects de la vie du camp : hygiène, corvée d'eau, nourriture, potager, loisirs, musique et chants, soins dentaires, tout est passé en revue... Toujours avec humour. - la vision de Julius Hammer est corroborée par de remarquables clichés inédits, réalisés par un « opérateur-photographe » de l'armée française en mission en Corse, Isidore Aubert. **L'ensemble constitue un témoignage inouï sur la Première Guerre mondiale et un ouvrage, au total, passionnant. Internement à Corbara en Corse de civils austro-allemands. 1914-1920, par Simon Giuseppi, Editions Alain Piazzola, 30 €.**



## Une voix, une chance, un destin

S'il suffisait d'une voix extraordinaire pour réussir une carrière de chanteur, cela se saurait. Il faut aussi du talent, du travail, et de la chance. Tino Rossi (1905-1983) n'en a pas manqué. Un subtil mélange de ténacité, de modestie, de patience, d'ambition - et effectivement de chance - a fait le reste : convertir une voix prodigieuse en un destin. C'est cela, cette alchimie inouïe, qu'avec infiniment de tendresse pour son sujet, Constant Sbraggia raconte dans son dernier livre

L'enfance, la jeunesse, la vie de Constant Sbraggia ont été bercées non seulement par les mélodies de Tino Rossi - quel enfant de sa génération aurait pu ignorer Petit papa Noël ? -, mais par le mythe incarné par le chanteur. Pour un Ajaccien de son âge, Tino est à la fois celui qui a prodigieusement réussi, qui a été un fantastique ambassadeur de la Corse et d'Ajaccio, qui a résumé et porté haut les valeurs qu'on se reconnaît, et d'abord un charme inépuisable et une inépuisable capacité de séduction. A Ajaccio, Tino est non seulement, comme ailleurs, une star absolue, un modèle idéal - aussi haut que l'autre, qui a fini à Sainte-Hélène, captif des Anglais -, mais il est l'illustration et l'expression parfaites de ce qu'est un Ajaccien, de ce qu'il aimerait être, de ce qu'il croit être, de l'image qu'il voudrait donner de lui à l'extérieur. C'est cela, par-dessus tout, que célèbre Constant Sbraggia dans son dernier livre. Il retrace la carrière brillantissime du chanteur à la voix extraordinaire, le suit dans ses aventures amoureuses, il invite son lecteur à traverser l'Atlantique avec lui - et rappelle que Vieni, vieni en 1938 s'est retrouvé en tête du hit parade aux Etats-Unis -, il propose de refaire, avec Tino, tournages et tournées, il reconstitue le cadre des époques, mais, par-dessus tout, son livre, écrit à Ajaccio, revient à Ajaccio. Tout le monde connaît la vie de Tino Rossi. Elle est presque une légende. C'est celle d'un petit Ajaccien qui traînait dans son quartier, perd son temps, à qui on conseille d'aller voir ailleurs. Par hasard, il enregistre sa voix dans un magasin de disques de Marseille et, du soir au matin, pour ainsi dire, devient une vedette. On lui propose

les contrats les plus mirobolants, il attire les plus extraordinaires compositeurs de son temps, au premier rang desquels le très talentueux Vincent Scotto, qui écrit spécialement pour lui des dizaines de titres - et des plus lumineux. Il rencontre les femmes les plus belles et les plus en vue. Fréquente les artistes les plus célèbres. Se lie d'amitié avec ce que la société a de plus brillant, industriels, artistes, écrivains, cinéastes - un de ses plus fidèles amis sera Marcel Pagnol. Il devient une célébrité, une gloire. Un mythe. Constant Sbraggia rend vie à Tino Rossi, l'homme autant que le chanteur. Il ressuscite des époques enfuies, des personnes désormais bien loin, Lucienne Boyer, Viviane Romance, Mireille Balin, aujourd'hui au pays des limbes, mais qui furent les femmes les plus désirables et les plus désirées de leur temps... Le charme de son livre réside dans cette vie reconstituée, pleine de paillettes, de rêves, de succès, de personnes attachantes. Mais il tient surtout à la passion de l'auteur pour son sujet. Dans les années 1980, il a couru toutes les maisons de retraite - souvent dorées - de la création, pour rencontrer ceux qui auraient pu apporter un témoignage sur son idole, un souvenir, une anecdote, une lettre, un mot. Il a rencontré Tino, l'a interviewé. Son livre - c'est sa qualité supérieure - est animé par la foi, dans l'art, dans l'harmonie musicale, dans l'idée qu'une chanson peut changer une vie. Il est animé par la certitude que Tino Rossi a rendu des générations heureuses. Et qu'une parcelle de son génie - ou l'intégralité de ce génie -, Tino l'avait puisé dans le pays et dans l'âme de la ville qui l'avaient vu naître. Pour toutes ces raisons, à son tour, ce livre rend heureux.



**Tino Rossi, Un destin enchanté, par Constant Sbraggia, Edition des Equateurs, 224 pages, 20 €**